

Francs-Maçons dans le Nord à l'époque des Lumières et de l'Empire

Très Sage et Parfait Grand Vénérable,

Je me propose de vous parler ce midi des frères qui nous ont précédé il y a cela bien longtemps en essayant de répondre à une question simple : Qui étaient nos frères Francs-Maçons dans le Nord de la France à l'époque des lumières et de l'Empire ? Afin d'être rigoureux, cette planche découle d'un travail universitaire basé sur des faits et des écrits de l'époque qui témoignent scientifiquement de ce qui va suivre.

La sociologie des loges maçonniques a souvent été étudiée. Je me propose d'aborder, plus exactement les maçons de Lille, Valenciennes et Dunkerque, sous un angle un peu nouveau : celui de leur bagage culturel et de leurs lectures personnelles. Il est maintenant établi que les discussions philosophiques dominant les réunions maçonniques ne se rencontraient guère qu'à la loge parisienne des « Neuf Sœurs », et que les loges de province à cette époque pratiquaient essentiellement des cérémonies rituelles. De plus, l'étude de la sociabilité maçonnique dans le nord de la France au XVIII^e siècle et jusqu'à l'Empire montre que très peu de maçons cultivaient d'autres modes de sociabilité, religieuse ou intellectuelle

1. Enfin, la région du Nord a la réputation d'avoir répondu assez faiblement au mouvement des Lumières. C'est à travers les inventaires de bibliothèques, reflets des lectures personnelles, et à travers les discours prononcés en loge, étudiés pour leurs thèmes comme pour la sémantique à laquelle ils font appel, qu'il faut tâcher de trouver les réponses à cette question : Qui sont-ils ?

La province a été touchée par le mouvement maçonnique dès 1721 selon la légende à Dunkerque, ou plus sûrement dès 1733 à Valenciennes. Dunkerque, par sa position de port, a compté une huitaine de loges jusqu'à la Révolution. A Valenciennes, la valeur et l'importance locale de « La Parfaite Union » a probablement empêché d'autres ateliers de s'établir ; ce n'est qu'en 1785 qu'une nouvelle loge y voit le jour, sous le nom de « Saint Jean du Désert », composée essentiellement de personnes de condition sociale plus modeste que la première. Quant à la capitale des Flandres, si elle a aussi compté huit loges entre 1744 et 1789, dont les plus importantes sont celles des « Amis Réunis », de la « Modeste », de la « Fidélité », il faut reconnaître que beaucoup ont été éphémères, et que la plupart n'ont pas réuni plus d'une quinzaine de membres. Lille, malgré ses 66000 habitants, ne recense plus que quatre loges en 1789, ce qui est peu face aux autres villes de province d'importance démographique et économique comparable. Cet écho relativement faible de la région au mouvement maçonnique est l'une des illustrations de la difficulté qu'ont eue les idées des Lumières pour y pénétrer. Cependant, l'étude sociologique des loges montre que celles-ci se sont ouvertes à une part de la population qui jusque-là s'était désintéressée à la fois des divers modes de sociabilité urbaine et des livres : les négociants sont nombreux, dans toutes les loges, et dans les trois villes étudiées. Les ateliers maçonniques, malgré la proclamation qu'ils font de la notion d'égalité, sont loin d'accepter tous la même population, et l'on distingue toujours, dans chaque ville, une loge peuplée de hauts administrateurs royaux ou municipaux, de militaires et de nobles, et un ou plusieurs autres ateliers de composition sociale plus modeste. Ce sont les négociants qui représentent l'élément commun de toutes les loges du Nord de la France.

La présente étude porte autant sur la période des Lumières que sur l'Empire, de 1715 à 1852. En effet, la plupart des maçons dont les bibliothèques ont été retrouvées par le biais des inventaires ne se sont pas, bien sûr, arrêtés à la Révolution pour constituer leurs collections.

De plus, on ne relève aucune différence majeure entre la maçonnerie de l'Ancien Régime et celle de l'Empire, si ce n'est du point de vue sociologique : les nobles et les religieux, ceux-ci étaient, il est vrai, fort rares dans les loges du Nord, ont déserté le plus souvent les ateliers maçonniques, les couches plus modestes ont fait leur apparition, occasionnant un certain nivellement du recrutement des loges.

La faiblesse des modes de sociabilité intellectuelle renforce cette impression dominante d'indifférence générale pour les Lumières, celles-ci ne parvenant à se diffuser que dans quelques milieux minoritaires.

Si Dunkerque semble n'avoir été que très peu touchée par le mouvement des Lumières, Valenciennes, en revanche, en a probablement davantage subi l'influence : les formes de sociabilité culturelle sont proportionnellement plus nombreuses qu'à Lille. Les francs-maçons le sont aussi.

La formation des francs-maçons. — Il a semblé opportun, tout d'abord, d'étudier la formation intellectuelle des francs-maçons du nord de la France. Les prédisposait-elle à entrer en loge ?

On peut en un premier temps placer le phénomène maçonnique dans le contexte plus général de l'alphabétisation. Les trois villes étudiées se caractérisent par un fort taux d'alphabétisation : l'enquête Maggiolo **4** permet de constater qu'à Dunkerque, pour les années 1750-1790, 66,2 % des mariés signaient le registre de mariage ; ils étaient, à Valenciennes, 63,4 % et, à Lille, 50,6 %. La moyenne nationale, pour cette période, s'élève à 47 % pour les hommes. Les maçons vivaient donc dans des villes où la majorité de la population savait lire et écrire.

Les registres d'inscription des écoles ou collèges ont disparu pour les trois villes étudiées ; mais des listes de lauréats des prix de certains collèges de Lille **5** ont pu être retrouvées. A Lille, donc, une quinzaine de futurs maçons ont reçu un prix au collège des Augustins, ou à celui de Lille. Comme dans tous les collèges de ce temps, la religion tenait une grande place : la messe quotidienne ; la prière au début et à la fin de chaque cours, ainsi qu'au lever et au coucher pour les pensionnaires. La religion imprégnait également les matières enseignées, l'histoire, par exemple, en plongeant les élèves dans cette atmosphère de la **Contre-Réforme catholique** qui caractérisait la région à l'époque. Dans ces conditions, le respect de la Religion, l'absence de toute hostilité envers l'Église, et la foi des maçons du Nord s'expliquent.

Le reste de l'enseignement consistait en « humanités », l'étude du latin dominant le tout, aux dépens parfois de celle du français. Il n'acquit une place considérable que pendant la Révolution. L'histoire et la géographie étaient fréquemment négligées. Quant aux sciences, elles n'étaient souvent qu'abordées d'un point de vue philosophique, même si les dirigeants et enseignants du collège de Lille et de celui de Saint-Pierre à Lille avaient pris conscience de la nécessité de développer un enseignement scientifique dans leurs établissements.

Ce n'est donc certainement pas l'éducation qu'ont reçue les futurs maçons dans ces collèges qui les détermina, d'un point de vue intellectuel, à opter pour « l'art royal ». Ces collèges leur avaient dispensé le minimum requis pour l'époque ; il dépendait entièrement d'eux-mêmes de se tracer une évolution « intellectuelle » s'ils le voulaient. La plupart des maçons dont on retrouve trace dans les collèges s'arrêtèrent à ce niveau.

Ces données permettent de faire plusieurs remarques. Les maçons ont reçu une éducation tout à fait traditionnelle : rien, dans leurs études, ne les distingue des autres. Il est d'ailleurs fort probable que d'autres futurs maçons, bien que leurs noms n'aient pas été retrouvés dans les quelques registres d'inscription qui subsistent, ont fréquenté ces mêmes collèges, ou d'autres du même type, tant à Lille qu'à Valenciennes ou Dunkerque : ils étaient, pour la plupart, fils de gens assez aisés qui pouvaient financer les études de leur enfant.

Il faut souligner que la liste dont on dispose pour le collège des Augustins recense les élèves lauréats. Certains de ces meilleurs éléments sont donc devenus maçons. Le fait est intéressant, d'une part, parce qu'il n'exclut pas la présence, dans les rangs de ce collège, d'autres futurs maçons, moins brillants scolairement ; d'autre part, il montre que la maçonnerie a attiré ceux qui, meilleurs élèves de leur promotion dans leur jeunesse, ont probablement été intéressés par les nouveautés littéraires et philosophiques, par le mouvement des Lumières ou, plus simplement, par un mode nouveau de sociabilité qui s'intégrait dans celui-ci.

Leur entrée en maçonnerie, dans ces conditions, n'étonne pas, et s'inclut dans une démarche à la fois d'ouverture d'esprit, comme leur réussite scolaire pouvait un peu le laisser supposer, et d'investissement personnel dans l'évolution des Lumières auxquelles leur intelligence et leur culture leur ont permis d'accéder.

Il semble que le collège ait constitué l'une des sources du recrutement des loges maçonniques. En effet, dans le cas du collège des Augustins, sur les onze futurs maçons, trois d'entre eux appartiendront à la loge des « Amis Réunis » dès l'année même de la création de cette loge en 1776, cinq autres fréquenteront celle de la « Fidélité ».

Quelques bibliothèques de francs-maçons. — L'instrument privilégié pour cerner les réactions individuelles des maçons du Nord face au mouvement des Lumières a semblé être la composition de leurs bibliothèques personnelles. Cette étude est donc assise sur une huitaine de bibliothèques appartenant à des maçons lillois, valenciennois et dunkerquois, sur lesquelles des comparaisons pouvaient être faites ; elle est complétée par la liste des livres empruntés à Saint-Pierre, qui concerne une dizaine de futurs maçons lillois.

Le principe même de possession de livres chez les maçons montre parfaitement le caractère général des loges, que l'on retrouve dans chaque ville : les loges sont composées de frères d'origine très diverses, des maçons d'un assez haut niveau de richesse et de culture partageant le titre de « frère » avec de « petites gens » peu sensibilisés aux livres et à la culture en général. Ces occasions de fréquentation sont sans doute l'un des plus grands apports de la maçonnerie dans l'évolution de la sociabilité vers la fin de l'Ancien Régime et la Révolution.

Le contenu des bibliothèques. — Les bibliothèques retrouvées sont loin d'être exceptionnelles ⁷. Outre celle du valenciennois Gabriel Hécart qui est assez impressionnante, plus de dix mille volumes, il n'y a guère que celle du dunkerquois Taverne de Nieppe qui soit importante : elle contient 1263 titres. On est évidemment loin des chiffres des grandes collections parisiennes du XVIII^e siècle.

Les centres d'intérêt que révèlent ces bibliothèques sont nombreux. Leur composition se caractérise davantage par la présence de quelques livres de sujets très différents que par une majorité d'ouvrages pris dans un domaine très précis. Des catégories comme la littérature, les voyages, l'histoire, la philosophie et la morale se rencontrent constamment ; le droit est représenté dans cinq bibliothèques sur huit, les sciences également.

1) **Franc-maçonnerie.** — La bibliothèque de Gabriel Hécart mise à part, les livres maçonniques retrouvés dans les collections citées sont extrêmement rares. Une question se pose donc. Car le livre maçonnique, en cette fin du XVIII^e siècle, et davantage encore sous l'Empire, commence à se développer et à se répandre de plus en plus **9**.

On n'en trouve trace nulle part chez les maçons. On pourrait penser que les maçons ne cherchaient pas du tout à approfondir les instructions qu'ils avaient reçues en loge, ne s'intéressaient guère à la symbolique et aux mystères de leur art en dehors de leur loge ; leur participation à l'institution confirmerait encore leur souci primordial de sociabilité plutôt qu'un souci de recherche intellectuelle ou ésotérique. Cette hypothèse se voit renforcée par le fait qu'un seul maçon, Hécart, se passionne pour l'art royal, en collectionnant tous les rituels, catéchismes, explications de mystères qui pouvaient lui parvenir.

Une autre explication serait que les loges, à la mort de l'un des leurs, dépêchent un « frère » afin de récupérer ses attributs maçonniques, et en même temps les livres qu'il pouvait posséder. On constate en effet que, dans les multiples inventaires après décès de maçons, dont la plupart participaient encore aux tenues peu avant leur mort, il n'est jamais fait mention de tablier, de bijoux maçonniques, ou de livres de rites. On peut donc se demander si les loges ne tenaient pas à reprendre tout ce qui, par le décès du frère, aurait pu tomber dans des mains profanes et donc, dans le sens strict du mot, « être profané ». Une lettre de la loge de la « Parfaite Union » de Valenciennes demande au fils d'un maçon défunt de renvoyer à la loge tout ce qu'il peut y avoir de maçonnique chez lui **10** ; cela laisse penser que les maçons, contrairement à ce qui se passe aujourd'hui, pouvaient emporter chez eux leurs attributs, cordons par exemple. La reprise par la loge des livres, manuels ou autres rituels qui pouvaient être lus par les frères aurait donc pu se faire de la même manière.

Même s'ils ne s'intéressaient pas directement à la production de livres maçonniques, les frères ne pouvaient pas toujours ignorer la parution de certains livres. En effet, il était fréquent, au XVIII^e siècle et sous l'Empire, que la diffusion du livre maçonnique passât par les loges elles-mêmes : on dispose de fait, dans les archives des loges, de quelques lettres imprimées sollicitant l'attention des ateliers sur un ouvrage, venant d'être publié, écrit par un frère, de Paris le plus souvent. D'autre part, aucun titre de livre maçonnique n'apparaît dans les quelques catalogues conservés des libraires de Lille ou de Valenciennes même si ceux-ci étaient maçons ; on constate seulement que des imprimeurs-libraires produisent des impressions de circonstance pour le compte de la loge à laquelle ils appartiennent.

Le dunkerquois Taverne de Nieppe compte parmi ses livres une « Histoire de la Franche Maçonnerie », ainsi qu'un Recueil de la Maçonnerie. C'est tout ce qui concerne directement l'art royal, mais c'est la preuve, cependant, d'un intérêt, plus grand que chez la plupart de ses frères, et d'une volonté d'approfondissement, d'un investissement plus important de sa personne à la maçonnerie.

On relève, dans le registre de prêt de la bibliothèque de Saint- Pierre, des emprunts de livres maçonniques : il s'agit de « L'histoire des francs-maçons », en deux volumes, emprunté en 1769, et de « Les francs-maçons écrasés », emprunté en 1774. La présence même de ces livres au sein de la bibliothèque d'un établissement religieux étonne ; mais ces livres ont pu s'infiltrer par l'intermédiaire des legs qu'elle reçut en grand nombre.

2) **Religion.** — On constate une différence importante, pour les livres de religion, entre les possesseurs de bibliothèques et ceux dont les inventaires ne signalent que quelques livres, sans en préciser le titre : ces derniers livres sont essentiellement des ouvrages de piété.

Les livres de religion n'ont jamais représenté une partie primordiale des livres chez nos maçons, 8% en moyenne. Le taux le plus fort s'élève à 19 %, et se rencontre chez un noble. Comment interpréter ce faible nombre de livres religieux ? L'assurance de leur foi catholique, nécessaire pour entrer en loge, et l'absence de tout mouvement hostile à l'Eglise, voire parfois l'investissement religieux des maçons dans les confréries et surtout dans les charges de marguilliers, évitent le contresens auquel une conclusion hâtive pourrait conduire. Certes, ces livres religieux peu nombreux s'accompagnent de la présence, quasi régulière, d'ouvrages de Voltaire ou d'autres auteurs dont le scepticisme a pu influencer les maçons. Mais il semble plutôt que le faible pourcentage doive être attribué davantage au goût peu prononcé des maçons pour la réflexion sur la théologie, ou sur la foi. On remarque, en effet, que les livres religieux possédés sont davantage des livres de pratique, de piété, que des essais ou études théologiques. Les maçons, comme probablement la plupart de leurs contemporains, ne semblent guère chercher à approfondir leur foi, de même que, de façon tout à fait similaire, on ne retrouve qu'extrêmement peu de livres sur la maçonnerie.

3) **Les livres professionnels.** — Parmi les livres dont la présence dans les rayons s'explique par la profession de leurs détenteurs, on rencontre essentiellement des ouvrages de droit, mais, assez paradoxalement, très peu de traités de commerce. Certes, le métier d'avocat, ou de juge suppléant, par exemple, qu'exercent plusieurs maçons nécessite plus de livres que celui de négociant.

4) **Littérature.** — Dans la plupart des cas, une grande partie des livres, 32 % en moyenne, traite de littérature. Fidèles à leur époque, les maçons lisent beaucoup de romans, et s'intéressent autant, sinon plus, à Pamela ou la vertu récompensée qui est un roman épistolaire de Samuel Richardson en 1740, qu'à Voltaire. Peut-on retrouver la formation de ces maçons à partir de leurs livres ?

Ont-ils approfondi les bases de culture antique ou classique, essentiellement latine, le grec n'était guère enseigné dans les régions de Flandre et du Hainaut au XVIIIe siècle, que leurs études au collège leur avaient fournies ? Ainsi donc, si les maçons ont acquis dans leur jeunesse une culture classique, qu'ils n'ont pas oubliée, ils n'ont pourtant pas cherché à l'approfondir ; ils sont, en réalité, davantage tournés vers leur siècle, vers le monde contemporain et les idées nouvelles qui s'en dégagent.

Peu familiers des langues anciennes, ils sont beaucoup plus attirés par les langues vivantes étrangères, et surtout l'anglais. De nombreux dictionnaires se trouvent dans leurs bibliothèques, et la littérature étrangère est également présente. Il faut sans doute attribuer à la proximité géographique de l'Angleterre, ainsi qu'à « l'anglomanie » régnante à l'époque, la nette prédominance des ouvrages en anglais. L'importance des livres de géographie ou d'histoire étrangère renforce cette impression d'intérêt profond pour ce qui se passe hors des frontières.

De la même manière, les grands écrivains des Lumières se rencontrent fréquemment dans leurs bibliothèques. Voltaire et Rousseau y sont presque systématiquement. Il ne s'agit pas seulement, par exemple, des pièces de théâtre de Voltaire, mais, assez souvent, des œuvres complètes. Jean-Jacques Rousseau est probablement l'auteur des Lumières le plus fréquemment rencontré.

5) **Actualité.** — Les maçons possesseurs de bibliothèques sont en rapport assez étroit avec le monde contemporain qui les entoure. Leurs livres sont très souvent récents. Ce sont des hommes que la réalité quotidienne et l'aspect moderne de leur époque intéressent. Ainsi, l'actualité les passionne.

6) **Sciences.** — Hommes du XVIII^e siècle, les maçons amateurs de livres ont tous une vive passion pour les sciences en général et pour l'histoire naturelle et la médecine en particulier.

Autre signe de leur participation, en tant qu'observateurs puisque lecteurs, au mouvement des Lumières, la présence régulière de l'Encyclopédie. La plupart des maçons dont il est ici question l'ont dans leurs bibliothèques, plusieurs autres en empruntent certains tomes à celle de Saint- Pierre. On sait que la franc-maçonnerie a joué un rôle dans la publication de cet immense ouvrage.

Les Lillois lecteurs de l'Encyclopédie semblent, en tout cas, se démarquer de l'ensemble des autres habitants de la ville. Lille, en effet, ne totalise que vingt-huit souscriptions à l'édition de **Panckoucke** (l'*Encyclopédie méthodique*, dite « Encyclopédie Panckoucke », est une encyclopédie monumentale qui s'était fondée sur l'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers de Diderot et d'Alembert avec l'objectif de l'améliorer et de la compléter) ce qui fait un exemplaire pour 2178 habitants, alors qu'une ville comme Besançon en prend 338. Certains sont conscients de ce manque d'intérêt : Gosselin, commerçant à Lille, écrit à la Société typographique de Neuchâtel en 1775 : « Je ne doute point, Monsieur, que vous ne trouviez dans le reste de la France de quoi vous dédommager amplement du peu de goût qui règne dans notre ville pour la littérature. Notre climat ou plutôt notre sol n'est point fécond aux gens studieux ; et il y a cinquante ans, on n'aurait pas trouvé une seule bibliothèque dans tout Lille » 14.

Sans être exceptionnelles, ces collections appartenant aux maçons semblent se distinguer de l'ensemble des bibliothèques du Nord, particulièrement par la faiblesse de la représentation des livres religieux. Il est certain que l'on a pu observer que, moins les livres étaient nombreux, plus la part des ouvrages religieux était importante.

7) **Les discours maçonniques.** — L'étude des discours maçonniques permet de voir à la fois l'idéologie précise des maçons, leurs principes directeurs, et la façon dont ils se perçoivent eux-mêmes et se définissent.

Les occasions de discours en loge sont nombreuses ; les principales sont les installations de loges, les cérémonies funèbres, les réceptions de profanes, les élections d'officiers dignitaires ; d'autres se situent lors des fêtes de l'Ordre. Tous les discours recensés à travers les archives maçonniques des loges de Lille, Valenciennes et Dunkerque, sans exception, sont des discours visant à glorifier ou à vanter les mérites de quelqu'un ou quelque chose ; au-delà de la louange adressée aux frères ou de celle de l'institution en général, c'est l'expression du bonheur maçonnique qui prévaut, dont la variété des termes et leur fréquence transcrit bien l'importance. Cet optimisme est un élément inhérent de la maçonnerie. Il est issu, pour une part, de l'optimisme des Lumières ; surtout, il semble provenir de la fonction même de la maçonnerie : mode de sociabilité, groupement extra-professionnel de plaisir, la maçonnerie se définit elle-même comme une réunion d'amis vertueux. C'est un mode d'association essentiellement positif, en ce sens que la façon dont elle se perçoit est avant tout constituée de points positifs par rapport au reste de la société civile. Les trois éléments sur lesquels elle se base sont d'essence heureuse : l'union, l'amitié et la vertu.

Les maçons ont conscience de ce caractère extraordinaire du bonheur maçonnique : il n'est pas commun au reste des hommes, « la félicité, dont la connaissance est au-dessus de l'esprit vulgaire » 16 séparant encore davantage le maçon du profane. Chaque fête, où ne sont gardés que les éléments gais et favorables à l'humeur sereine, est l'occasion de se convaincre que l'on est heureux d'être maçon, voire que l'on est heureux « parce qu'on est maçon ».

Comment les maçons définissent-ils leur bonheur ? Composé essentiellement d'éléments de fête, d'union, il est, pour certains, un aperçu de la félicité éternelle ; c'est en tout cas l'avis qu'exprime l'orateur de la loge « Saint Jean du Désert » de Valenciennes, lors de la fête de la Saint Jean d'hiver 1808 : « O jour saint, tandis que le profane vulgaire est environné d'épaisses ténèbres, ta lumière vive et pure se reflète avec éclat sur les membres de la grande famille (...). Ceci nous donne un avant-goût de cette béatitude que l'Eternel promet à ses élus » 17.

La définition du bonheur maçonnique sous-entend par elle-même la façon dont la maçonnerie est interprétée par ses adeptes : elle est souvent comprise comme une religion. La citation ci-dessus en fournit un exemple ; des termes comme ceux de « catéchisme maçonnique » en parlant des rituels, de « cantiques » en parlant des chants maçonniques entonnés, par exemple, au cours des fêtes, de « frères » évoquent également un vocabulaire religieux de type chrétien. Le respect pour le Grand Architecte de l'Univers, qui représente pour eux plus que le « grand horloger » de Voltaire, le montre également. « Où trouver le courage nécessaire pour supporter les maux de ce monde, si l'on n'avait l'espérance d'en être dédommagé dans l'autre ? » 18 s'exclame un maçon lillois... Quelle plus belle profession de foi ? D'ailleurs, les différents discours sur les origines de la maçonnerie font le lien direct entre elle et les chrétiens persécutés qui se réunirent clandestinement, et qui, pour échapper à la surveillance, symbolisèrent leurs pratiques religieuses ; c'est ce qui explique que les « vertus chrétiennes et sociales soient pour les maçons des devoirs sacrés » 19. Cette imprégnation forte du sentiment religieux chez les maçons de Lille, Valenciennes et Dunkerque est probablement un caractère particulier. En effet, on ne remarque aucune allusion aux superstitions religieuses que les philosophes ont combattues, et dont les Lumières auraient éclairé les facettes.

Un autre thème commun de tous les discours est la définition du maçon. Celui-ci se définit comme un être différent, placé au-dessus des autres : « le nom de maçon est une ineffable dignité, puisqu'il vous lie si étroitement avec tout ce qu'il y a de plus grand et de plus respectable dans l'univers » 20. Il est d'abord un être vertueux, un homme qui mérite l'estime de ses semblables : « les maçons sont des hommes estimables, dont les mœurs pures, le désintéressement assurent le patrimoine des malheureux » 21.

Les principales valeurs de la maçonnerie sont donc là : lumières, fraternité, vertu. Le premier élément est omniprésent dans la pensée maçonnique. Les lumières sont évoquées dans des registres assez différents les uns des autres, mais constants. Tout d'abord, les maçons font jouer le rapport lumières/ténèbres, ces dernières enveloppant le profane : le thème fait allusion aux cérémonies rituelles de réceptions et aux ténèbres dans lesquelles est plongé le monde sans la maçonnerie, et que ces cérémonies symbolisent.

Le thème de la lumière joue également dans le sens de l'homme éclairé : « l'homme éclairé, le sage par excellence : le maçon » 22. Les maçons font ils la distinction entre l'homme éclairé dans le sens du mouvement philosophique des Lumières, et le maçon ? De quelle façon le maçon est-il éclairé ? Il l'est d'abord par la pratique des vertus sociales : il faut « être constant, adorer l'amitié, la vertu, la justice, être un citoyen charitable, un ami affectif, un fidèle sujet envers son Dieu et son prince » 23. Le maçon est aussi un homme éclairé dans la mesure où il possède les « connaissances utiles » des sciences et des arts. De cette façon, le maçon est assez proche de l'homme éclairé tel que le XVIIIe siècle le concevait.

La notion de raison est beaucoup moins évoquée que celle de cœur, de sentiment. Certes, les maçons sont des êtres raisonnables, mais leurs vertus viennent essentiellement du cœur et non de la raison. Les évocations du thème du cœur sont nombreuses ; le cœur sert de guide pour les maçons, ce qui montre la conviction maçonnique de la bonté de l'homme. Mais cette bonté est-elle originelle, ainsi que le suggère Jean Jacques Rousseau, ou la maçonnerie a-t-elle appris à ses adeptes à être bons ? En effet, les opinions sur la question diffèrent : en 1773, l'orateur de la « Vertu Triomphante », lors de l'installation de celle-ci, croit en un homme bon de nature et cette vision optimiste des choses n'est pas sans rappeler celle de Rousseau : « cette intelligence nous rapproche de la divinité qui nous a donné, en nous formant, un cœur bon et sensible pour nos semblables » 24.

C'est en fait, pour beaucoup, la maçonnerie qui apprend à être heureux : « l'école fraternelle polit le caractère, calme les passions, fait disparaître les défauts »25. « De toutes les sociétés, la maçonnerie est la Société par excellence ; elle rend l'homme meilleur, elle enflamme son cœur, elle le porte aux bonnes œuvres, elle cimente l'amitié fraternelle qui les lie » 26.

Quoi qu'il en soit, l'admiration des profanes pour le maçon qui fait, qui doit faire le bien, le bonheur de celui-ci. Le bonheur qui règne dans les fêtes maçonniques est aussi perçu comme consécutif au sentiment du devoir bien accompli, prouvent qu'une âme sensible est assurée d'avoir des sentiments droits.

Le discours maçonnique révèle une nouvelle fois l'influence de l'esprit du siècle, qu'il contribue à répandre, à travers la notion de fraternité et d'égalité. Le thème de fraternité est omniprésent dans les textes. L'égalité le suit de très près. L'égalité qui règne au sein de la grande famille des maçons est en effet un retour à l'âge d'or, les hommes l'ont connue avant que la société ne les pervertisse : « N'y voyons-nous pas encore des rois, des monarques abandonner la majesté du trône, le riant éclat de leur grandeur pour prendre dans nos loges le titre de frères, et y jouir des charmantes douceurs de l'égalité bannie de la terre par la corruption du cœur humain, et qui ne s'est jamais retrouvée que parmi nous ? » 28. L'égalité est « précieuse », « elle est la source des vertus sociales » 29.

Les lumières, la fraternité sont les guides des maçons : « le sentiment fraternel doit être la boussole qui doit diriger la route à suivre » 30.

Le maçon est, de façon générale, très satisfait de son sort ; c'est, du moins, ce que l'on perçoit à la lecture des discours de loges. Plus que par une idéologie inspirée des philosophes, les maçons du XVIIIe et du début du XIXe siècles se caractérisent par une idéologie de moralistes ardents, qui veulent, de toute leur âme, guérir les hommes et les rendre heureux, à commencer par eux-mêmes ; sur les autres, profanes, ils agissent par leur bienfaisance.

L'idéologie maçonnique est une sorte d'humanisme. L'accent mis sur le thème de l'humanité, et des notions qui en découlent, d'un côté, l'amitié et la fraternité, de l'autre la bienfaisance et la vertu sociale, prouve ce souci du bonheur de l'homme. Les orateurs des loges font un certain écho au vocabulaire des Lumières et, à travers lui, aux idées véhiculées par ce mouvement.

Si les membres des loges se sont conformés aux règlements et aux devoirs, ils ont dû choisir pour officiers dignitaires des hommes qui possédaient les qualités requises pour cela, des hommes probablement plus cultivés et plus ouverts intellectuellement que la plupart des autres maçons.

Il faut enfin observer que les discours de la fin du XVIIIe siècle et ceux du début du XIXe siècle ne diffèrent guère les uns des autres. La maçonnerie d'Empire semble donc être un prolongement de celle d'Ancien Régime. Les thèmes généraux des textes prononcés sont les mêmes, quoique l'on distingue une influence « profane » plus importante sous l'Empire.

Les vrais maçons en action : la bienfaisance. — Un autre thème omniprésent dans les discours est celui de la vertu. Celle-ci est inhérente au « vrai maçon », les devoirs que sa qualité lui impose la lui font rencontrer sans cesse : « l'objet le plus digne de l'Ordre est de faire des heureux » ; les devoirs du franc-maçon sont « d'aimer tous les hommes, de plaindre l'erreur, de secourir le faible, de soulager les malheureux, de défendre la veuve et de protéger l'orphelin » ³¹. « La plus haute gloire est de consoler les malheureux » ³². Le vrai maçon se caractérise par « le désir de s'associer à l'homme vertueux » ³³.

Les principales qualités du maçon, qui sont aussi des devoirs, sont « le zèle, le secret, l'incorruptibilité face à son serment prêté, l'honneur, la probité, la religion » ³⁴. Si la vertu est un thème qui s'affirme au cours du XVIIIe siècle tout entier, elle est particulièrement célébrée par les maçons : elle est introduite dans le cycle du bonheur, elle désigne, comme le bonheur maçonnique, une aptitude sociale. Le thème est souvent évoqué avec allégresse, voire euphorie : dans la vie du maçon, vertu et plaisir sont toujours associés et ne se distinguent guère.

La concrétisation suprême de la vertu est la bienfaisance. Les récurrences de ce thème sont nombreuses dans les discours maçonniques. Faut-il y déceler une influence de Voltaire qui propose, dans son Dictionnaire philosophique, cette définition de la vertu : « bienfaisance envers le prochain » ? « La bienfaisance est la sociabilité devenue à la fois système et action » ³⁶. Les maçons du nord ont bien compris cette exigence. Ils ont multiplié les œuvres de bienfaisance, d'abord pour la tranquillité de leur conscience, pour l'accomplissement de l'un des principaux devoirs du maçon qu'est celui de la générosité. Mais, semble-t-il, l'admiration des profanes qui en découlait ne leur était pas non plus indifférente.

Les correspondances maçonniques fourmillent de gestes de bienfaisance, tels que distribution de pains aux pauvres lors d'un hiver rigoureux de 1788 à Valenciennes, paiement des frais des funérailles d'un maçon décédé pour qu'ils n'incombent pas à la veuve démunie, collecte pour un frère provisoirement sans argent.

Les loges du Nord n'ont sans doute pas réalisé davantage de gestes généreux que celles du reste du royaume. Mais il faut voir qu'elles se situaient, en Flandre et en Hainaut, sur un terrain particulièrement favorable à la pratique de cette vertu. Cette attitude caractérise, en effet, également les divers magistrats : une assez forte sensibilisation à la misère humaine, dans ces villes où les industries urbaines ne payaient guère leurs ouvriers, qui souvent vivaient dans des caves, où la mendicité était un véritable problème, avait donné aux Flamands et aux Valenciennois, l'habitude de la bienfaisance.

Aussi peut-on se demander si le fait que la maçonnerie était particulièrement favorable et opérante en ce domaine, le produit des amendes qui sanctionnaient les absences, par exemple celui du tronc des pauvres qui circulait à la fin de chaque tenue, l'existence d'un frère hospitalier au sein du groupe des officiers dignitaires, qui avait pour rôle de signaler les pauvres à la loge mais devait aussi « discerner dans les besoins du malheureux la réalité d'avec les apparences, et savoir peser dans la balance de la bienfaisance le plus ou moins d'étendue de ses besoins » ³⁷, tout cela, qui n'était pas propre aux loges du nord, a pu peut-être en inciter quelques-uns, plus sensibles que d'autres, à devenir maçons.

Les Philalèthes. — En 1785, on retrouve ce souci du bien-être des hommes dans les idées proclamées par les Philalèthes de Lille. Plusieurs maçons des loges « la Modeste » et « les Amis réunis » de Lille décident de fonder une société savante, et se donnent pour nom les « Philalèthes » 38, les amis de la vérité : « Une ville aussi considérable par son étendue, sa population et son commerce, capitale d'une province riche et fertile ignorait jusqu'au nom de société savante » 39. La Révolution empêcha le roi d'envoyer à ce collège des Philalèthes les patentes d'académie. Ce groupement constitue certes l'un des seuls exemples de participation de maçons du nord de la France à un mode de sociabilité intellectuelle sous l'Ancien Régime.

Pour conclure, c'est l'ensemble des maçons qui, enfants de la Contre-Réforme catholique, ne se sont pas laissés influencer par les thèses de scepticisme proposées par les philosophes. Cela est perceptible à la fois au niveau des discours et à celui de la vie quotidienne, puisque bon nombre d'entre eux ont des responsabilités dans les paroisses. Cependant ces maçons, qui vivent leur adhésion à la maçonnerie parfois comme une religion, ne cherchent à approfondir, par des lectures personnelles, ni leur foi, ni la symbolique maçonnique. C'est davantage par l'étude des discours prononcés dans les loges qu'on voit la part de celles-ci dans la diffusion des idées des Lumières.

J'ai dit Très Sage et Parfait Grand Vénérable

Philippe Vanackère